

ЛИТЕРАТУРОВЕДЕНИЕ

Pierre MARILLAUD¹

Liudmila I. MIKRIUKOVA²

TCHEKHOV, SON REGARD SUR LE MONDE ...

¹ docteur et HDR en Sciences du Langage,
le membre titulaire de l'Académie de Montauban (France);
Chercheur associé à Médiations Sémiotiques,
université Jean Jaurès (Toulouse, France)
p.marillaud.cals@orange.fr

² maître de conférences, département de français,
université d'État de Tioumen
ludmilamik@mail.ru

Annotation

Cet article se propose d'étudier l'oeuvre et la vision du monde de A. Tchekhov en s'appuyant sur ses oeuvres littéraires et sa correspondance privée. Publié en 2016 en France, le livre « Anton Tchekhov, Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie », fut, en 2017, suivi de l'apparition d'un autre ouvrage « La Correspondance 1944-1949 Albert Camus — Maria Casarès » ce qui nous a poussé à constater que ces deux écrivains de l'absurde que furent à des époques différentes Tchekhov et Camus, passant souvent pour des sujets froids, voire indifférents, apparaissent dans leurs correspondances respectives comme des êtres passionnés, généreux et tourmentés.

L'article tend à traiter du regard de Tchekhov sur la famille, la société, la politique. La famille fut pour Tchekhov une des valeurs principales dans la vie et, en même temps, il nous fait découvrir des côtés faibles et certaines moeurs cruelles de la famille russe du XIXe siècle. Il faut noter que pour Tchekhov l'important est d'observer objectivement la vie de la société russe contemporaine. Ainsi, dans « La Cerisée » il observe avec la même acuité, la même précision, les aristocrates, propriétaires au bord de la ruine. Ce monde d'une aristocratie cultivée et raffinée n'est plus en harmonie avec une société civile basée sur l'inégalité, le

Citation: Marillaud P., Mikriukova L. I. 2018. "Tchekhov, son regard sur le monde ...". Tyumen State University Herald. Humanities Research. Humanitates, vol. 4, no 1, pp. 87-108.
DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

servage et l'exploitation. L'aristocratie est abattue par la bourgeoisie comme ce fut le cas en France en 1789.

On ne saurait pas ce que pense Tchekhov sur l'organisation du monde, contrairement à Tolstoï ou Dostoïevski. Le peintre du peuple russe n'aurait aucune véritable conscience politique. Il perçoit un univers hétéroclite, polymorphe, donc sans unité ni cohérence, privé de sens. Et pourtant, comme ce fut dans son livre « Sakhaline », il arrive que des instants de bonheur et de beauté apparaissent, surgissent, éclatent sur le fond sombre de l'absurde. Tchekhov n'hésite pas à affirmer qu'aucune machine politique ou religieuse ne peut se substituer à cette évolution de chaque individu vers un monde qui relève à la fois de l'humanisme et des Lumières.

Mots-clés

Tchekhov, l'oeuvre, la correspondance, l'écrivain de l'absurde, la famille, la société, la politique, l'individu, l'éducation.

DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

Avant propos

Ne pas parler, ni lire, ni écrire la langue russe, et venir commenter l'oeuvre d'Anton Tchekhov devant des Russes, dans leur pays, voilà qui peut paraître présomptueux. Nous avons lu et nous admirons d'autres auteurs russes prestigieux, mais aucun, pas même Gogol, Tolstoï ni Dostoïevski, ne nous a accompagné durant notre déjà très (trop?) longue existence, comme le fit Tchekhov que notre professeur de la classe de philosophie du lycée de Périgueux, Raymond Balmès¹, nous fit découvrir...dans les années 1950... ! Cet éminent professeur ne confondait pas philosophie et littérature, mais il mettait en relief les liens étroits qui les unissent et nous montrait comment elles interagissent l'une sur l'autre. C'est donc aussi en souvenir de ce professeur, à qui nous devons tant, que nous osons parler aujourd'hui de Tchekhov, l'un des grands écrivains de la littérature mondiale, comme le précise Antoine Audouard dans sa préface à « *Anton Tchekhov, Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie* », traduites et annotées par Nadine Dubourvieux [11].

Introduction

Discutant de Tchekhov avec des amis russes, ceux-ci nous faisaient remarquer qu'il y avait chez lui une certaine froideur, un regard froid sur les gens et le monde. *Le style c'est l'homme* disait Buffon, et il est vrai que la concision de Tchekhov dans sa façon de dire les choses, de décrire ce qu'il voit sans concession, avec le regard d'un homme de science, d'un naturaliste ou d'un anthropologue, pourrait laisser croire à une cer-

¹ A notre initiative et avec notre contribution, Madame Francine Balmès et son fils François, avec le concours de trois autres de ses anciens élèves, Bernard Attali, Charles de Croisset et Philippe Jürgensen, firent publier le cours de philosophie de Raymond Balmès, ancien élève de l'École Normale supérieure de la rue d'Ulm, professeur agrégé de philosophie, décédé brutalement en 1962 à l'âge de 44 ans.

Les « Leçons de philosophie » de Raymond Balmès furent publiées par les Éditions de L'École, 11, rue de Sèvres, Paris VIe, le tome I en 1964, le tome II en 1965.

taine indifférence, voire à de l'insensibilité, et ce d'autant que l'humour et l'ironie sont les épices les plus constantes avec lesquelles il agrmente ses *Récits*, ainsi que son théâtre. Mais ce grand écrivain est avant tout, à nos yeux du moins, un écrivain de l'absurde.

Olga, au début de l'acte I de la pièce « *Les Trois Sœurs* » dit calmement à Irina « *Notre père est mort il y a juste un an aujourd'hui, le jour de ta fête, Irina. Il faisait très froid, il neigeait.* » Ce décès « froidement » exprimé, au sens propre et au figuré, nous fait penser au début si souvent cité, de « *L'étranger* » de Camus :

« *Aujourd'hui, Maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier* » [3, p. 9].

En outre, la phrase « *Cela ne veut rien dire* » de Meursault nous renvoie, dans *Les Trois Sœurs* à ce propos du baron Touzenbach : « *Le sens ? ... Tenez, regardez la neige qui tombe, quel sens ça a-t-il ?* ».

Nous n'établissons pas de parallèle entre Tchekhov et Camus, même s'ils sont l'un et l'autre, parmi beaucoup d'autres, des écrivains de l'absurde, mais les hasards de l'édition nous ont conduit à un autre rapprochement.

En effet, en 2016, les éditions Laffont -*Bouquins*, publièrent 768 lettres de Tchekhov, lequel avec l'aide de sa sœur, avait archivé près de 10 000 lettres reçues. On comprendra que la correspondance à laquelle nous nous référons n'est qu'une très petite partie de l'ensemble des lettres écrites par Tchekhov.

Par ailleurs, Gallimard publia en 2017 la *Correspondance 1944-1949 Albert Camus — Maria Casarès*, un ouvrage de 1 309 pages. Nous n'avons lu que certaines des lettres de cet énorme ouvrage, mais nous n'avons pu nous empêcher de constater que ces deux écrivains de l'absurde que furent à des époques différentes Tchekhov et Camus, passant souvent pour des sujets froids, voire indifférents, apparaissent dans leurs correspondances respectives comme des êtres passionnés, généreux, tourmentés, même s'ils n'expriment ni l'un ni l'autre le moindre penchant pour le romantisme. Nous tenions à signaler ce rapprochement avant de traiter du regard de Tchekhov.

Le regard sur la famille

Tous les spécialistes d'Anton Tchekhov ont noté à quel point il était très attaché à sa famille, à quel point il s'est dévoué pour elle et nous n'apporterons rien de nouveau sur ce sujet, mais nous tenons quand même à mettre en relief la maturité d'esprit du jeune garçon de 16 ans (on ne parlait pas en ces temps-là d'« adolescent ») qui se manifeste dans les lettres qu'il écrit quand il se retrouve seul à Taganrog après le départ en secret de son père pour Moscou. Ce dernier ayant voulu entreprendre de construire sa propre maison se ruina, son inscription à la guilde des marchands fut rayée, et pour échapper à la prison pour cause de dettes, il rejoignit deux de ses fils, Alexis et Nicolas, qui, révoltés contre son autoritarisme à la limite du pathologique, avaient fui la maison familiale en 1875 et faisaient leurs études à Moscou. Se retrouvant complètement ruinée, son épouse Eugénie Iakovlevna décida en 1876 de rejoindre son mari à Moscou en emmenant avec elle deux de ses enfants, Michel et Marie,

laissant à Taganrog Ivan et Anton. Ivan, qui est encore avec lui lors du nouvel an 1877, partira lui aussi quelques mois plus tard rejoindre le gros de la famille à Moscou, et Anton se retrouvera complètement seul. Ce 1^{er} janvier 1877 (il est âgé de 16 ans), à minuit pile il écrit à son cousin Mikhaïl Mikhaïlovitch Tchekhov :

« *Au lieu de champagne, je bois à ta santé un verre d'eau froide, marmonne ce toast et t'écris cette lettre parfaitement stupide. Bonne année si tu crois au Nouvel An et à sa spécificité* » [11, p. 5]. Cette lettre est volontairement délirante et décousue mais il ne fait pas la moindre allusion aux conditions difficiles dans lesquelles lui et Vania (son frère Yvan) vivent, si ce n'est l'allusion à l'eau froide qu'il boit en guise de champagne. Il raconte qu'il tire des coups de fusil pour fêter cette nouvelle année, ironise sur *toutes les sottises qui [lui] passent par la tête*, que son élève (Piotr Kravtsov) lance des pétards, et précise enfin qu'il n'est pas un mauvais garçon « *même si Mamacha (que Dieu exauce ses désirs) disait que chez moi la méchanceté était innée et bien ancrée* ».

Juste avant la fin de l'année 1876 il a écrit à son frère Alexandre. « *Que ta science et ta gloire mathématiques retentissent comme cette décharge à travers ce monde-ci.* », souhait qu'il cite dans la lettre à son cousin pour lequel il a visiblement admiration et respect [11]. Or, dans aucune des lettres de cette période de sa jeunesse, Anton laisse entendre qu'il connaît la misère. Il gagne sa vie en donnant des répétitions, et n'a même pas les vêtements qui lui permettraient de se bien protéger du froid l'hiver. Ce ton de plaisanterie de la lettre à son cousin, il va le garder pour écrire à sa mère sans jamais se plaindre, mais il reconnaîtra plus tard que la pauvreté le *fit souffrir comme une rage de dent*. On peut trouver un écho de cet attitude dans l'acte I de *La Cerisaie* quand le commis Epikhodov dit « *Il m'arrive des malheurs tous les jours. Et je ne m'en plains pas, j'y suis habitué, et même cela me fait rire* » [7, p. 503].

Le 29 juillet de la même année 1877 il écrit de Taganrog, toujours à son cher cousin :

« *Quand tu verras papacha, dis-lui que j'ai bien reçu sa chère lettre et que je lui suis très reconnaissant. Mon père et ma mère sont, pour moi, les seules personnes sur cette terre pour lesquelles rien ne me paraîtra jamais trop beau. Si je parviens un jour à quelque chose, ce sera grâce à eux* » [11, p. 11].

Dans cette même lettre il écrit « *Dis à ma mère que j'ai envoyé deux paquets avec de l'argent et que je m'étonne qu'ils ne soient pas arrivés.* »

La « *chère lettre* » (datée du 26 juillet) à laquelle il fait allusion, est de son père, Pavel Egorovitch à qui il vient d'envoyer de l'argent. :

« — *Là où il y a l'argent, il y a l'estime, le respect, l'amour, l'amitié et tous les biens, mais là où il n'est pas, oh, comme la vie devient amère ! Les proches deviennent tout autres [...] Antoncha ! Souviens-toi de cela, sois généreux, plus tard, envers tous ceux qui te demanderont de l'aide, ne te détourne jamais des pauvres. Tes parents sont un exemple ! Vois comme nous apprécions tout don et toute offrande envoyés par Dieu à travers quelques personnes au cœur bon. [...] Les bienfaiteurs et les amis se reconnaissent dans le malheur* » [11, p. 11].

Le remerciement paternel prend une forme détournée qui passe par Dieu alors qu'il eût été plus normal qu'il fût directement adressé à son fils, mais l'orgueil pater-

nel qui pourtant n'hésite pas à vivre des subsides que lui envoie un jeune garçon de 17 ans, préfère donner des conseils de générosité... !

A l'inverse de son père, les conditions très difficiles dans lesquelles il vit à Taganrog ne l'empêchent pas d'être actif, de maîtriser la situation et d'obtenir de très bonnes notes au lycée. Et c'est le jeune lycéen Anton qui donne du courage aux membres de sa famille. Ainsi, à son frère Mikhaïl qui, lui ayant écrit, avait signé la lettre ainsi «*Ton insignifiant petit frère de rien du tout* », il répond :

« *Ton insignifiance, tu sais où tu dois en avoir conscience ? Devant Dieu, si tu veux, devant l'esprit, la beauté, la nature, mais pas devant les gens. Parmi eux, tu dois avoir conscience de ta valeur. Tu n'es pas un filou, n'est-ce pas, mais une personne honnête ? Alors respecte en toi le petit gars honnête et sache qu'un petit gars honnête cela n'a rien d'insignifiant. Ne confonds pas 's'abaisser' et 'avoir conscience de son insignifiance'* » [11, p. 13]. Comme Micha lui avait écrit qu'il avait lu « *La Case de l'oncle Tom* » et que ce roman l'avait fait pleurer, il lui dit un peu plus loin dans cette lettre du 5 avril 1979 :

« *Madame Beecher Stowe t'a donc tiré des larmes ? Je l'ai lue autrefois et l'ai relue il y a six mois dans un but scientifique. Eh bien, j'ai éprouvé à cette lecture la désagréable sensation qu'éprouvent les mortels qui ont abusé de raisins secs ou de raisins de Corinthe. Le gros-bec que je t'avais promis s'est échappé et son lieu de résidence m'est à peu près inconnu. Je m'arrangerai pour t'apporter autre chose. Lis donc les livres suivants : Don Quichotte (version intégrale en sept ou huit parties). C'est un bon livre. Une œuvre de Cervantès que l'on met presque sur un pied d'égalité avec Shakespeare* » [11].

Quand en 1877 Sacha lui avait envoyé un billet de train pour qu'il vienne passer quelques jours à Moscou, il s'enthousiasma pour la ville mais fut désappointé par les conditions misérables dans lesquelles vivaient sa mère, ses frères, sa sœur et même son père qui continuait à imposer une discipline de fer et des sanctions par le fouet (avec interdiction de crier pendant la correction !).

« *La consternation d'Anton devant l'abaissement de ses parents le confirmait dans l'idée que lui seul pouvait les sauver, à force de travail et d'amour. Ses frères aînés, instables, violents, fainéants, ne lui seraient jamais d'aucun secours dans son entreprise de régénération. Selon son habitude, il ne les condamnait pas, il les acceptait tels quels et déplorait leur manque de chance* » [12, p. 43].

Finalement, le vrai chef de cette famille en semi-décomposition, ce sera Anton et ce dès l'âge de 16 ans alors qu'il est encore élève du lycée de Taganrog . Jusqu'à la fin de sa courte vie il couvrira les besoins de ses parents, de sa sœur et de son frère Nicolas, en même temps que devenu médecin il les soignera. Sa jeunesse dans une famille pauvre, vouée au despotisme religieux et violent de son père, loin d'avoir affaibli celui qui fut pourtant un enfant d'une santé fragile, semble lui avoir donné une force qui lui permit de jeter sur le monde un regard sans concessions, mais en même temps de se tourner vers ses patients et les pauvres généreusement. Henri Troyat a raison de montrer que dès son installation définitive à Moscou, A. Tchekhov devint un véritable « *chef de clan* ».

L'esprit de famille ne cède cependant pas à la conception stéréotypée de la famille bourgeoise de l'époque. Ainsi, dans la réponse du 20 février 1883 à « *Alexandre Palovitch, mon frère de bonne qualité* », qui lui avait écrit qu'il était attristé par l'attitude de leur père qui n'avait pas hésité à lui dire qu'il avait déçu leurs espérances, Anton explique en huit ou dix pages qu'il n'a pas à tenir compte de cet avis, ni à chercher à obtenir l'approbation de leur père, un schismatique qui lui répétera toujours la même chose...

« *Tu sais que tu as raison, alors n'en démord pas, quoi que l'on t'écrive, quoi que l'on souffre... Dans la protestation (sans obséquiosité) est tout le sel de la vie, mon ami.*

Chacun a le droit de vivre avec qui il veut et comme il veut — c'est un droit de l'homme évolué et toi, finalement tu n'y crois pas à ce droit, si tu juges nécessaire d'envoyer en secret des avocats à des Pimenovna et des Stamatitch. Qu'est-ce cette cohabitation de ton point de vue ? C'est ton nid, bien chaud, ta joie et ton malheur; ta poésie, et toi, tu détales avec cette poésie, comme s'il s'agissait d'une pastèque volée, tu jettes sur chacun des regards soupçonneux (et lui, te dis-tu, qu'en pense-t-il?), tu la refiles à tout le monde, tu te lamentes, tu gémis... Je serais ta famille, j'en serais pour le moins vexé. Cela t'intéresse ce que j'en pense, ce qu'en pense Nikolai, ce qu'en pense notre père !?

Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? On ne te comprendra pas, tout comme tu ne comprends pas « le père de six enfants », tout comme tu ne comprenais pas auparavant le sentiment paternel... » [11, pp. 27-28].

Ainsi l'esprit de famille chez A. Tchekhov ne s'oppose pas à la liberté individuelle qui reste essentielle et ne peut être remise en cause par les rites, les stéréotypes et les critiques de la pensée paternelle, une pensée « religieuse intégriste », dirions-nous aujourd'hui... Ces remarques faites à son frère ont une valeur prémonitoire car en affirmant à Alexandre qu'il n'y a rien à comprendre, on ne peut s'empêcher de penser à *La Mouette*, pièce qui témoignera dans les années 1895-96 de l'absurdité de la destinée humaine. La première de la pièce le 6 octobre 1896 à Saint-Petersbourg sera un tel échec que Tchekhov quittera le théâtre dès le 2ème acte, mais le 21 octobre ce fut au contraire un immense succès. Or dans la pièce, la famille est en crise du fait des amours contrariées des principaux personnages que Tchekhov se refuse à juger comme il n'a pas voulu juger son despote de père, sa mère, ses frères et en particulier ceux qui sombrent dans la paresse et les beuveries. Tchekhov montre dans la pièce la vie dans sa réalité, mettant à plat le meilleur et le pire, chaque individu étant animé de bons et mauvais sentiments selon les circonstances. Les personnages restent accrochés à leur enfance, à leurs habitudes, à leur famille, parlent de projets irréalisables, voire dépassés, mais, comme le père d'Anton Tchekhov lui-même, sont incapables et inefficaces. Treplev, amoureux de Nina qui le repousse, ratera sa première tentative de suicide. Plus tard il la reverra, elle qui est devenue l'actrice d'un théâtre ambulancier alors qu'elle rêvait de devenir une diva du théâtre, mais elle le repousse encore et cette fois-ci il ne rate pas son suicide.

Les *Récits* répondent à cette même philosophie de l'absurde, et nous citerons « *L'allumette suédoise* », une histoire criminelle au cours de laquelle le juge d'ins-

truction Tchoubikov, menant son enquête en enfilant les hypothèses les unes après les autres, son imagination débridée finissant par découvrir grâce à une allumette suédoise trouvée dans la chambre de la « victime » que la coupable est la femme du commissaire de police chez qui, en l'absence de ce dernier, il se rend en compagnie de son assistant Dioukovski. Ils découvriront qu'il n'y a pas eu de meurtre et que la victime supposée, Marc Ivanovitch Kliouzov, est enfermée dans *une maisonnette à la cheminée gauchie*, par la femme du commissaire de police, dont il est l'amant. Son mari n'étant pas chez lui quand le juge d'instruction l'interroge, elle montre où est son amant toujours bien vivant dans la bania abandonnée éloignée de sa résidence principale et supplie qu'on ne révèle pas son secret à son mari, le commissaire et ami de Marc Ivanovitch Kliouzov.

« En revenant chez elle, la femme du commissaire trouva son mari au salon :

« — Dire qu'on avait retrouvé Kliouzov. Figure-toi qu'il était chez une femme mariée !

— Eh, Marc Ivanytch, Marc Ivanytch ! soupira le commissaire en levant les yeux au ciel. Je te l'ai souvent dit, la débauche ne mène à rien de bon. Je te l'ai bien dit, mais tu n'as jamais voulu m'écouter » [6, pp. 746-747].

Ainsi Anton Tchekhov qui manifesta toute sa vie l'esprit de famille, mais nous devrions préciser « l'esprit de sa famille » a ironisé, fait de l'humour sur le socle des familles, à savoir les couples mariés, tant dans son théâtre que dans ses *Récits*. Il faut bien comprendre que par ailleurs ce n'est pas par considération pour la vie conjugale qu'il se bat pour que ses frères s'améliorent. C'est plutôt parce qu'il est persuadé que tout homme, même de la plus basse extraction, peut devenir ce qu'il appelait « *un homme véritable* ». Il se donne le droit d'ironiser sur la vie sociale sous tous ses aspects, politiques, religieux, économiques, artistiques, mais en même temps il croit dans les capacités de chaque individu à surmonter bon nombre des difficultés de l'existence et à progresser. Bref, lui le sceptique ne croyant ni en Dieu ni en diable, croit tout simplement en l'homme.

En 1886, il écrit à son frère Nicolas qui s'est plaint de ses moqueries, de son ironie :

« On ne rit que de ce qui prête à rire ou de ce que l'on ne comprend pas... Choisis. C'est de deux choses l'une.

La seconde, évidemment est plus flatteuse, mais — hélas — pour moi personnellement tu ne constitues pas une énigme.

[...] *Tu t'es souvent plaint à moi qu'on ne te comprenait pas ! Même Goethe et Newton ne se plaignaient jamais de cela... Le Christ seul s'en est plaint, mais lui ne parlait pas de sa petite personne, il parlait de son enseignement... On te comprend parfaitement... Si tu ne te comprends pas toi-même, ce n'est pas la faute des autres... »* [11, pp. 62-63]. Dans cette même lettre il développe en huit paragraphes les conditions que doivent remplir les gens éduqués : respect de la personne humaine, compassion ne s'adressant pas seulement aux mendiants et aux chats, respect du bien d'autrui, donc paiement des dettes, franchise et horreur du mensonge, ne pas se rabaisser pour susciter la compassion, ne pas tomber dans la futilité, le snobisme, la fausse notoriété, respecter son talent si l'on en a et lui sacrifier tout, enfin éduquer son propre sens

esthétique et ne pas s'habituer au sordide. Il y a dans cette lettre un passage qui vaudrait aujourd'hui à son auteur les foudres des mouvements féministes :

« *Coucher avec une bonne femme, lui souffler dans la bouche, entendre éternellement ses évacuations d'urine, supporter sa logique, ne pas la quitter d'une semelle — tout cela au nom de quoi ! Sous ce rapport, les gens éduqués ne sont pas d'aussi basse cuisine* » [11, p. 66].

Ce serait faire injure à Tchekhov que considérer ce propos comme étant significatif de son attitude générale à l'endroit des femmes. Il assiste, impuissant, à la dégradation de deux de ses frères, Alexandre et Nicolas, il a en plus le mauvais souvenir du logement de ses parents à Moscou lorsqu'il y vint pour la première fois et constata que sa sœur, ses frères, sa mère, son père, ainsi qu'un étudiant vivaient tous dans une seule pièce. Ce fut pour lui un choc et il fera plus tard, quand il habitera définitivement à Moscou où il suivra ses études de médecine, tout pour trouver un logement plus digne pour sa famille. Il ne peut supporter le sordide et quand il visitera Sakhaline et sa misère, les jugements qu'il portera sur les hommes et les femmes seront empreints de la même objectivité et non sexistes. Le vocabulaire employé à certains passages de la lettre à Nicolas de mars 1886 (« *coucher avec une bonne femme* », « *arrête avec ton putain d'amour-propre* ») peut choquer ; mais n'oublions pas que c'est un « carabin », un étudiant en médecine, qui s'adresse à l'un de ses frères, et que c'est une tradition chez les étudiants en médecine, en Russie comme ailleurs, de provoquer en parlant franc, en tenant un langage cru, en tenant des propos choquants. Kolia comme il l'appelait, qu'il soigne, aide, tout en continuant ses études et en écrivant des articles, des récits, meurt de tuberculose pulmonaire en juin 1889. Alexandre écrira à leur père qu'ils ont l'âme écrasée, que les larmes les étouffent, que tous sanglotent. « *Seul Anton ne pleure pas. Et c'est très mauvais signe* » [12, p. 128].

Mais Alexandre connaît bien son frère et sait que si ses yeux restent secs c'est justement parce qu'il souffre, car depuis l'enfance il reste impassible quand il souffre beaucoup, résultat d'une éducation dans la misère qui l'obligea à assumer très jeune de très lourdes responsabilités. En ces circonstances de deuil, notons que c'est Anton qui se chargea des formalités et des frais de l'enterrement...

Le regard sur la société

Tout ce qui précède concernant la famille, concerne évidemment la société, mais il est intéressant de dissocier le regard sur la cellule familiale de celui porté sur la société en général, même si le rapport entre l'état désespérant de la famille de son enfance, en particulier quand il se retrouve seul à Taganrog dans une véritable pauvreté pour finir ses trois dernières années de lycée, et l'état général de la société dans laquelle il constate beaucoup de misère, fait qu'inconsciemment il établit un certain parallélisme entre les deux. En 1888, alors qu'il relit et corrige sa pièce *Ivanov*, il s'attaque à un grand récit : *La Steppe*. Il n'a pas confiance en lui et écrit le 4 février 1888 à Dmitri Vassilievitch Grogorovitch :

« *Je sais, Gogol, dans l'autre monde, va être fâché contre moi. Il est le roi de la steppe dans notre littérature. C'est armé de bonnes intentions que j'ai empiété sur*

son territoire, mais j'ai débité bien des bêtises. Les trois quarts du récit sont ratés » [11, p. 119].

Depuis 1884 Anton avait terminé ses études de médecine ; il exerçait à Zvenigorod et à Voskressensk près de Moscou et avait entrepris une thèse sur le sujet « *La Médecine en Russie* ». Ce sujet montre à quel point il se met toujours en position d'observateur. Le vieil écrivain D. V. Grigorovitch reconnaît son talent, son aptitude à décrire avec précision et élégance, et lui reproche de ne pas être suffisamment conscient de son réel talent. Alors que jusque là il signait les récits et parodies qu'il écrivait sous différents pseudonymes, à partir de 1886 tous les textes publiés dans « *Temps nouveau* » puis dans d'autres revues ou journaux seront signés Anton Tchekhov.

Dès les premières lignes de *La Steppe* le lecteur de la nouvelle est frappé par la précision et l'ironie qui président à la description de ce « *cabriolet qui s'élança avec fracas sur la grand-route postale ; c'était une voiture sans ressorts, délabrée, un de ces véhicules antédiluviens comme seuls en possèdent de nos jours en Russie les voyageurs de commerce, les marchands de bestiaux et les prêtres pauvres. Elle faisait des bruits de crécelle et vous vrillait les oreilles au moindre mouvement ; un seau attaché à l'arrière faisait à cette musique un accompagnement sinistre ; rien qu'à ces bruits et aux lamentables lambeaux de cuir qui pendillaient sur sa carcasse pelée, on pouvait juger à quel point elle était vétuste et bonne pour la démolition* » [9, p. 443].

Le style de la description de la voiture délabrée, du « véhicule antédiluvien » de *La Steppe* fait penser à la description de la casquette de Charles au début de *Me Bovary* de Gustave Flaubert. Le rapport métonymique entre « le véhicule antédiluvien » et les personnages qui l'occupent, est du même type que celui qui au début du roman de Flaubert associe la casquette (« *une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile* ») à son propriétaire, Charles Bovary.

La première scène saisissante est celle de l'auberge tenue par un juif qui fait le maximum pour garder pour la nuit les clients qui viennent de descendre du véhicule minable dont nous venons de parler. Certains ont dit que Tchekhov était antisémite vu le nombre de portraits de juifs que l'on trouve dans son œuvre. N'oublions pas qu'il avait des amis juifs, tout particulièrement Isaac Levitan qui deviendra un très célèbre paysagiste. Il tomba amoureux d'une juive jeune et riche, Dounia Efros, à qui il proposa le mariage. Mais il se heurta très vite au problème religieux, car pour épouser un Russe de religion orthodoxe, Dounia devait se convertir... :

« *Si ma riche petite juive a assez de courage pour embrasser la religion orthodoxe et ses conséquences — soit ! Si elle ne l'a pas — eh bien, ce n'est pas la peine... De plus nous nous sommes déjà querellés... Demain nous ferons la paix, mais, dans une semaine nous nous querellerons de nouveau. De dépit que la religion la gêne, elle casse sur mon bureau crayons et photographies — c'est caractéristique... Elle est terriblement rageuse... Qu'un an ou deux après la noce j'aurai divorcé ne fait pas l'ombre d'un doute... Mais... finis.* »¹ [11, p. 57].

¹ À noter que Tchekhov utilise la forme latine « finis » qui signifie fin.

Anton avait plutôt tendance à se moquer des religions, des superstitions mais pour ne pas choquer ses parents, et tout particulièrement son père, il finit par donner une fin de non-recevoir à la « *petite juive* », et ce n'est pas parce qu'elle était juive, mais parce qu'elle ne voulait pas devenir orthodoxe ! En outre elle avait, semble-t-il, un caractère difficile. Puisque nous avons fait allusion à Flaubert, disons qu'Anton Tchekhov a le trait aussi dur que l'ermite de Croisset, et pas seulement sur l'aubergiste juif et sa famille. D'ailleurs on trouve des juifs partout dans la littérature russe ! Enfin il n'y avait pas encore eu l'affaire Dreyfus en France (1894) ni, évidemment, la Shoah qui fait qu'aujourd'hui on ne peut plus ironiser sur la communauté juive, comme on peut le faire sur toute autre communauté. Si Tchekhov avait été antisémite comme l'ont affirmé certains, Lev Dodine, sibérien d'origine juive, directeur du théâtre Maly de Saint-Petersbourg, aurait-il mis en scène *La Cerisaie* comme il l'a fait en 1994, et de nouveau en 2014. Qu'il y ait un renouveau de l'antisémitisme russe au point que Lev Dodine était, il y a quelques années, inquiet pour son théâtre situé sur un domaine qui était à vendre au plus offrant (Le Monde du 7 avril 2015), cela semble évident, mais qu'un metteur en scène d'origine juive persiste à mettre puis remettre en scène *La Cerisaie* prouverait au moins qu'il ne range pas Tchekhov dans le clan des antisémites.

Pour Tchekhov l'important est d'observer, d'observer sans concession, d'observer objectivement en effaçant toute trace de subjectivité. Ce souci de l'observation il l'a tellement qu'il prend sans cesse des notes (comme Émile Zola qu'il admire) ; il lui arriva même, alors qu'il déjeunait dans un restaurant, de demander à une dame de la table voisine, qu'il ne connaissait pas, de bien vouloir redire en gardant le même ton un propos qu'elle venait de tenir afin qu'il puisse le prendre en note ! Le portrait de Moïse Moïsseïtch dans *La Steppe* n'est pas a priori une charge mais simplement la description sans concession ni exagération d'un aubergiste juif plutôt pauvre et cherchant à garder des clients qui se font rares. Tchekhov décrit avec la même précision et la même simplicité le paysage à la fois changeant et toujours le même de cette steppe et de ses habitants, ses animaux, sa végétation, son climat et en particulier la chaleur torride de l'été, et les effets de la nuit. Mais cette description précise prend en compte les sensations que la nature procure un peu à la manière des peintres impressionnistes :

« *Mais quand la lune se lève, la nuit pâlit et s'assombrit. De brume, plus de trace. L'air est transparent et tiède, on voit tout, on distingue même au bord de la route les tiges isolées des hautes herbes. A perte de vue on aperçoit des crânes et des pierres. Les silhouettes de moines suspects semblent, sur le fond clair de la nuit, plus noires et plus revêches. De plus en plus souvent, au milieu des craquements monotones qui troublent l'air immobile, retentit un < ah ! > d'étonnement ou le cri d'un oiseau qui rêve ou ne s'est pas encore endormi. De larges ombres passent sur la steppe, comme des nuages sur le ciel, et si l'on scrute longuement l'indiscernable plaine, on voit se dresser et s'amonceler des formes vaporeuses, fantastiques ... On a un peu peur. On regarde le ciel vert pâle, semé d'étoiles, sans un nuage, sans une tache, et l'on comprend pourquoi l'air tiède est immobile, pourquoi la nature est sur le qui-vive et n'ose pas bouger : elle a peur de perdre un instant de vie, elle ne le voudrait pas. On ne peut juger de la profondeur et de l'immensité du ciel que sur la mer et dans la steppe,*

la nuit, au clair de lune. Il est effrayant, beau et tendre, langoureux et séducteur, et sa tendresse vous fait tourner la tête » [9, p. 480].

S'il avait écrit de très nombreux récits, la première nouvelle, *Lettre d'un propriétaire du Don à son savant voisin* ayant été publiée en 1880 dans la revue 'La Cigale', c'est avec *La Steppe* publiée en 1888 qu'Anton Tchekhov est désormais considéré comme un très grand écrivain. Or les dialogues des personnages de ses récits, et particulièrement ceux de *La Steppe*, annoncent ceux de son théâtre. Un an plus tard, en 1889, sa pièce *Ivanov* obtient un grand succès au *Théâtre Alexandre* à Saint-Petersbourg. On va en outre retrouver dans toutes les pièces qui vont suivre *Ivanov* la même rigueur, la même description précise des personnages des différentes classes sociales, et pour ne citer que la pièce la plus célèbre, la dernière qu'il ait écrite avant de mourir, *La Cerisaie*, la vente de la propriété de Lioubov Andreevna et de son frère Gaev est symptomatique de la transformation de la société russe, voire de la disparition de la classe sociale dominante et possédante, l'aristocratie. C'est en somme l'histoire de ces aristocrates, propriétaires terriens, qui n'ont pas compris que leur heure était passée, que le monde est en train de basculer n'était plus le leur, et que l'heure de la réussite était celle du jeune marchand Lopakhine dont le père et le grand-père avaient servi dans le domaine. Au début de la pièce, Lioubov, sa fille Ania, sa gouvernante Charlotte et leur jeune valet Yacha, viennent d'arriver de leur voyage à Paris par un train qui avait deux heures de retard.

Ania, dix-sept ans, raconte à Varia, fille adoptive de cette dernière, les péripéties de ce voyage à Paris :

« — Ania La villa qu'elle [Maman] avait près de Menton est déjà vendue, il ne lui reste rien, mais rien. Moi non plus, je n'avais plus le sou, à peine si on a eu de quoi arriver. Et maman qui ne comprend rien ! On mange aux buffets des gares, elle choisit les plats les plus chers et donne aux garçons un rouble de pourboire. Et Charlotta en fait autant. Yacha commande une portion pour lui tout seul. C'est simplement affreux. Car Maman a un laquais, Yacha, que nous avons amené avec nous, ici... » [7. p. 506].

Notre propos n'est pas de passer en revue les récits et le théâtre de Tchekhov, mais il faut noter que dans la pièce, il observe avec la même acuité, la même précision, les aristocrates, propriétaires au bord de la ruine, les bourgeois, les intellectuels, les hommes de loi, les marchands, les domestiques, les fonctionnaires. Et il en est ainsi dans toute son œuvre. Son discours est le contraire d'un discours idéaliste et par exemple il ne tombe pas dans le populisme en décrivant les mœurs et les discours des paysans russes, qui ne sont pas meilleurs que les autres, et ne méritent pas qu'on les plaigne ou les juge malgré leur misère. Il ne tombe pas non plus dans l'idéalisme austère de Tolstoï. Dans *La Cerisaie* la description d'une société en train de mourir ne provoque pas chez l'auteur des réactions romantiques : ce monde d'une aristocratie cultivée et raffinée n'est plus en harmonie avec une société civile basée sur l'inégalité, le servage et l'exploitation. C'est la raison pour laquelle on a le sentiment qu'il ne se passe rien dans la pièce, les conversations semblant ne plus avoir de portée, voire de sens. Certes, l'explosion de joie du marchand Lopakhine à l'acte III quand

il explique à Lioubhov Andreevna et à Pichtchik que c'est lui qui a acheté *La Cerisaie*, est un morceau de bravoure pour l'acteur qui tient ce rôle, mais ce qui est frappant c'est que le texte décrivant ce « triomphe lopakhinien » décrit avec une grande précision le système financier capitaliste de la Russie tsariste. Mais l'ironie de Tchekhov est évidente quand Lopakhine s'extasie : « *C'est moi qui l'ai achetée, oui !* », « *C'est moi qui ai gagné. La Cerisaie est maintenant à moi ! A moi ! (il éclate de rire)* ». La fin de la pièce tombe comme un couperet du point de vue discursif. Alors que tout le monde est parti, le vieux valet de chambre First, âgé de 87 ans, resté seul s'assoit sur le divan et dit « *Ils m'ont oublié. Ça ne fait rien... Je resterai ici un moment... Léonid Andreevitch est sûrement parti sans sa pelisse..., avec son pardessus... (il soupire, soucieux) Je ne suis pas venu surveiller... C'est jeune ! (il marmonne quelque chose d'incompréhensible.) La vie a filé, et on dirait qu'elle n'a pas encore commencé. (Il s'étend.) Je vais m'étendre un moment... C'est que tu n'as plus de forces, il n'en reste plus, plus du tout... Eh, va donc... empoté...* » [7, p. 560]. Le point d'orgue est alors donné par la dernière didascalie :

« *Il reste couché, immobile. On entend, au loin, comme venant du ciel, le son d'une corde qui se rompt, un son mélancolique qui meurt tristement. Le silence s'installe, et on n'entend plus que les lointains coups de hache sur le bois, au fond du jardin* » [7].

Ce qui est frappant c'est que les derniers bruits de la pièce, on pourrait presque dire 'les dernières paroles', sont les coups de hache qui abattent la cerisaie, mais nous pensons qu'il ne faut pas s'en tenir à la métaphore qui ferait que l'aristocratie est abattue par la bourgeoisie comme ce fut le cas en France en 1789, car les coups de hache, ce sont les bruits des hommes au travail, et Tchekhov, depuis son adolescence, a toujours vanté le travail qui seul peut faire bouger les choses. Ces coups de hache sont l'expression d'une rupture dans la quotidienneté de *La Cerisaie*, et s'ils signifient le malheur frappant le domaine, ils signifient en même temps l'évolution de la société. En revanche, c'est encore le quotidien de *la Cerisaie* traditionnelle qui s'affirme dans les derniers mots du vieux valet First qui tient des propos aussi insensés que ceux que tenaient ses maîtres avant leur départ. Ce faisant c'est une méditation sur le vieillissement et la mort qui se dégage de cette pièce, thème qui associé à celui de l'ennui se retrouve dans d'autres pièces ainsi que dans les nouvelles et les récits. Mais à l'omniprésence de la mort, le médecin Tchekhov oppose quand même l'obstination de la vie à se perpétuer, et sur ce point « *Sakhaline* » en est l'illustration évidente. La vie et la nature se développent, envahissent tout, s'accrochent partout, et dans leurs mouvements il arrive que des instants de bonheur et de beauté apparaissent, surgissent, éclatent sur le fond sombre de l'absurde.

Le regard sur la politique

Que n'a-t-on dit, que n'a-t-on écrit sur Tchekhov à ce sujet ?! On ne saurait pas ce que pense Tchekhov sur l'organisation du monde, contrairement à Tolstoï ou Dostoïevski. Le peintre du peuple russe n'aurait aucune véritable conscience politique, et en se penchant sur le détail des vies de ceux qui l'entourent et qui inspirent ses

personnages, il perdrait le sens d'un destin transcendant l'humanité et n'aurait aucune sens politique. Comment d'ailleurs un petit-fils de moujik, fils d'un épicier ruiné, émergeant d'une jeunesse pauvre, voire misérable, respectant les hiérarchies, pourrait-il concevoir un projet sur le plan national, voire international ? Certes, ce petit-fils de moujik a trouvé le moyen réussir ses études médicales, mais les ayant réussies sans les dominer, il se serait enfermé dans un positivisme et un athéisme liés à une vision purement matérielle et scientifique de l'existence. Ainsi, fit-on de Tchekhov un modéré, un indifférent, voire un individualiste orgueilleux. Tchekhov embarrassa beaucoup le régime soviétique, même si Gorki, le père de la littérature sociale soviétique, disait de lui « *Il comprend tout* ». Sans doute, s'il avait encore vécu en 1932, quand Vasily Vainonen produisit le ballet « *Les flammes de Paris* » sur la musique de Boris Assafiev, Tchekhov n'aurait pas été séduit par l'élan révolutionnaire, voire la mystique révolutionnaire stimulée par le thème de la Révolution Française de 1789. Il aurait sans doute jugé la chorégraphie, les décors, la musique, car il avait une mentalité d'artiste et était très sensible à l'esthétique des êtres et des choses, mais il n'aurait sûrement pas voulu y voir le modèle de l'engagement politique que les tenants de l'idéologie soviétique tenaient à montrer. En revanche il aurait pris des notes comme il le faisait si souvent sur le spectacle, les réactions du public, sur tel spectateur rendu ridicule par sa redingote ou ses chaussures... Tchekhov regarde les détails du monde, ou regarde le monde à travers ses détails, et ce qui lui apparaît alors c'est qu'il n'a pas de sens, que rien n'est écrit quelque part dans le ciel ou sur la terre qui fixerait un but universel à atteindre. Après le désastre de la première représentation de « *La Mouette* », puis quelques retouches du texte, cette pièce qui témoigne de l'absurdité du destin de l'homme obtint et a toujours un grand succès. La froide indifférence de Tchekhov n'est souvent qu'une apparence et il arrive même qu'il se confie par le truchement de ses personnages. Ainsi à l'acte II, Trigorine, l'homme de lettres, répondant à Nina, qui vient de lui dire « *Que votre vie est belle* », part dans un très long discours où il décrit ses angoisses d'écrivain, et là il est clair que c'est finalement Tchekhov qui répond à Nina :

« *Si. Pendant que j'écris, je suis content... Et je suis content quand je lis les épreuves, mais... dès la parution, je ne supporte plus rien, je vois aussitôt que ce n'est pas ça, que c'est une erreur, qu'il ne fallait pas écrire cela, je suis ennuyé, dégoûté... (Riant.) Et le public lit et dit « Oui, c'est gentil, plein de talent... C'est gentil, mais loin d'atteindre Tolstoï », ou : « C'est excellent, mais moins bon que 'Pères et fils' de Tourgueniev... »* etc. [8, p. 320].

Les états d'âme de Trigorine décrits sur plus de deux pages sont ceux de Tchekhov tels qu'on les retrouve dans ses lettres, mais il s'agit du Tchekhov écrivain. Or il y a un Tchekhov, disons le mot, philosophe, qui a observé comment la pensée russe est habitée du sentiment tragique de l'existence.

Dans son théâtre et dans bon nombre de ses *Récits* il dépeint avec une véritable virtuosité littéraire ce tragique lié à la force de l'habitude, aux actes répétés tous les jours, à l'ennui, et au sentiment du temps qui détruit tout en conduisant à la mort. On comprend alors que Tchekhov ne s'engage pas dans la politique, ne propose pas des

solutions pour accéder à un un monde meilleur comme vont le faire les révolutionnaires. Contrairement à certains romantiques, voire aux marxistes, il ne pense pas que tout acte délinquant s'explique par la misère. Son regard sur tel ou tel détail noté, relevé, puis intégré à l'ensemble de tous les détails déjà notés, perçoit un univers hétéroclite, polymorphe, donc sans unité ni cohérence, et il refuse les réponses préfabriquées, les systèmes politiques qui prétendent instaurer les conditions d'un monde meilleur.

Ce qui ne veut pas dire qu'il cultive « *le désespoir de la vie* », d'abord parce que dans sa propre vie il ne s'est jamais laissé abattre malgré tout ce qu'il a eu à surmonter tant dans sa vie familiale, son milieu social, sans parler de ses graves ennuis de santé. Dans l'acte II de *La Cerisaie* l'étudiant Trofimov répond à Gaev (le frère de Varia, la fille adoptive de Lioubov Andreevna) qui venait de lui avancer un dernier argument de désespéré : « *De toute façon il faudra mourir.* » :

« *L'humanité progresse et perfectionne ses forces. Tout ce qui pour elle est inaccessible aujourd'hui, lui deviendra un jour familier, compréhensible, seulement il faut pour cela travailler, aider de toutes ses forces ceux qui cherchent la vérité ? Chez nous en Russie, ceux qui travaillent sont encore très peu nombreux. L'énorme majorité de l'intelligentsia que je connais, ne cherche rien, ne fait rien, elle est, jusqu'à présent, inapte au travail. On croit appartenir à l'intelligentsia, mais on tutoie les domestiques, on traite les moujiks comme des bêtes, on ne s'instruit pas, on ne lit rien sérieusement, on ne fait absolument rien, les sciences ne sont qu'un sujet de conversation, et on ne comprend pas grand-chose dans l'art. Tous ces intellectuels sont sérieux, ont le visage grave, ils ne parlent jamais que des choses essentielles, et leur conversation ne roule que sur la philosophie ; et, pendant ce temps, sous les yeux de tout le monde, les ouvriers se nourrissent d'une façon infâme, ils dorment sans oreiller, à trente, à quarante dans une pièce, partout, les punaises grouillent, cela pue, c'est humide, et c'est malpropre moralement...Et il faut croire que les bonnes paroles ne servent qu'à nous donner le change à nous-mêmes et aux autres. Montrez-moi donc ces crèches dont on parle si souvent, et où sont-ils les cabinets de lecture ? On ne les trouve que dans les romans, et en réalité, il n'en existe point. Ce qui existe n'est que boue, vulgarité, c'est l'Asie... Je crains et je n'aime pas du tout les physionomies graves, et je crains les conversations sérieuses. Vaut mieux ne pas parler !* » [7, p. 529].

Qui oserait dire que le propos de « Trofimov-Tchekhov » n'est pas politique, socio-politique même ? Loin d'imaginer la potion magique du bonheur pour tous, Tchekhov pense que c'est par le travail, la culture, la civilisation, que l'humanité peut s'améliorer mais cela ne peut se faire sans l'effort de chaque individu, d'où l'importance de l'instruction qui peut conduire chaque homme à la prise de conscience de sa dignité. Sur ce point il rejoint Victor Hugo qui n'hésita pas à affirmer qu'ouvrir une école c'est fermer une prison. C'est-à-dire que tout système politique ne peut réussir que s'il encourage la maturation spirituelle des individus. Cette attitude est très moderne, même très actuelle dans notre monde du XXI^e siècle, car Tchekhov n'hésite pas à affirmer qu'aucune machine politique ou religieuse ne peut se substituer à cette évolution de chaque individu vers un monde qui relève à la fois de l'humanisme et des Lumières.

Faut-il rappeler son voyage à Sakhaline, et le rapport qu'il en fit ? Faut-il rappeler qu'en 1892 le médecin Tchekhov prend part à la lutte contre l'épidémie de cholé-

ra de la région de Mélikhovo et va jusqu'à organiser un dispensaire dans sa propriété ? Faut-il rappeler les livres qu'il offre par dizaines de milliers un peu partout, aux écoles, aux bibliothèques, et à Sakhaline? Faut-il rappeler que le médecin Tchekhov soignait les pauvres gratuitement ? Faut-il rappeler que la censure exigea plusieurs modifications de son récit « *Les Moujiks* », parce que sa description du monde des paysans était considérée comme trop négative, péjorative ? Faut-il rappeler qu'en 1899 Tchekhov recevra la décoration de Saint-Stanislas pour « *dévouement exceptionnel à la cause de l'enseignement public* » et que cette même année il envoie des secours aux étudiants exilés politiques ? N'oublions pas non plus comment il se range du côté de Zola lorsque l'affaire Dreyfus éclate en France. Alors qu'il est à Nice pendant de l'hiver 1898, il écrit en janvier à Alexei Sergueevitch Souvorine :

« *L'affaire Dreyfus bat son plein, elle est lancée, mais n'est pas encore sur des rails. Zola est une âme noble. Moi (qui appartient au syndicat et ai déjà touché cent francs de la part des juifs) je suis enthousiasmé par son coup d'éclat. La France est un pays merveilleux. Elle a de merveilleux écrivains.* »¹ [11, p. 647].

Conclusion

Le miracle de cette œuvre immense qui traite essentiellement du tragique de l'existence et de l'absurdité de la vie est en même temps une œuvre pleine d'élégance et d'humour. Il s'était mis à écrire pour payer ses études de médecine et continuer à aider sa famille, et la médecine occupa une place fondamentale dans son écriture, car ce regard, que nous avons tenté de cerner, que l'écrivain portait sur la société fut aussi un regard de médecin, d'un médecin qui a l'habitude des diagnostics, d'un homme qui est confronté professionnellement à la souffrance, la douleur et la mort. Or ce médecin constate sans porter de jugement, mais avec la tristesse qui accompagne souvent la lucidité, que le monde qu'il observe est un monde en train de mourir. *La Cerisaie* est sans doute la plus belle pièce qui n'ait jamais été écrite sur « la maison familiale », c'est-à-dire le lieu où chaque individu se construit, où il est mis en contact avec les valeurs qu'il partage avec les autres membres de la famille, et en ce sens la maison de Lioubov est le lieu où se sont forgées les valeurs communes à tous ceux qui y ont vécu. Or si toute l'œuvre de Tchekhov nous parle encore aujourd'hui avec beaucoup d'insistance, c'est parce que le monde actuel nous semble basculer, comme basculait celui de Lioubov et de son frère Gaev, êtres raffinés, cultivés et animés de bonté. Tchekhov sait aussi nous faire rire...de nos petites choses car qui d'entre nous, Russe ou pas Russe, ne s'est pas un moment retrouvé dans l'attitude de tel ou tel personnage de la pièce ? Mais cet humour, cette ironie masquent le vide de nos existences, un vide qui terrifie celui qui en prend conscience. Tout le théâtre de Tchekhov semble décrire la fin des choses, des familles et des amours.

Et pourtant « *Il faut vivre* », comme le dit Macha à la fin des *Trois Sœurs*. Il paraît qu'il ne se passe rien dans le théâtre de Tchekhov, comme d'ailleurs dans bon nombre de ses récits, mais il est une chose qui se passe pourtant, ou qui passe, comme on veut,

¹ On remarque que Tchekhov, en disant qu'il appartient au syndicat et a déjà touché cent francs de la part des juifs, ironise sur les accusations de la presse antisémite.

c'est le temps. Dans la littérature moderne le temps joue un rôle capital, mais c'est déjà le cas chez Tchekhov, et c'est sans doute pour cette raison que l'on joue et rejoue sans cesse ses pièces. Dans cette société provinciale, aristocratique ou bourgeoise de la Russie du XIXe siècle les conversations des personnages masquent la réalité pour laisser libre cours à leur imagination, à leurs rêves, et de ce fait ils ne se comprennent pas car chacun ne voit chez l'autre que ce qu'il a envie d'y voir. Le bruit de ces conversations donne l'impression d'un orchestre dont chaque musicien jouerait dans la tonalité qui lui plaît, d'où cette musique de l'absurde dont la partition est cependant écrite par un génie!

S'il est courant de dire « il ne se passe rien dans les pièces de Tchekhov », on peut tenir le même propos pour bon nombre de ses récits. Dans « *Jour de glace* » par exemple, on organise à X... chef lieu de province, une fête de bienfaisance le jour de la fête des Rois, or un événement qui n'en est vraiment pas un dans un pays froid risque de tout compromettre : la température tomba à vingt-huit degrés au-dessous de zéro et le vent soufflait.

« *On voulut renvoyer la fête, mais on renonça à la remettre, parce que les gens l'attendaient depuis longtemps, avec impatience et ne voulurent pas entendre parler de renvoi* » [5, p. 10]. D'où l'apparition du discours stéréotypé, frisant la bêtise :

« *Voyons, si nous sommes en hiver, c'est pour qu'il gèle ! Disaient les dames afin de convaincre le gouverneur, partisan du renvoi. Si quelqu'un a froid il trouvera toujours un coin pour se chauffer* » [5].

La fête se déroula comme prévu avec patinage, musique militaire et policiers transis pendant que les représentants de la bonne société était à l'abri dans le pavillon du gouverneur. Au maire qui se plaint du froid, le gouverneur répond :

« *Non, monsieur Erénéiev, [...] ne blasphémez pas, le froid de la Russie a son charme. J'ai lu récemment que beaucoup des qualités du peuple russe sont dues à l'immensité de nos espaces, au climat, à la lutte pour l'existence... C'est absolument exact!* » [5, pp. 12-13].

La fête terminée, il ne reste plus sous le pavillon du gouverneur que deux personnages, le maire et un jeune sous-commissaire qui se gèle. Dernière phrase du récit :

« *Eremeiev se servit du vin chaud et, pendant que le jeune sous-commissaire finissait son verre, il trouva le temps de lui raconter beaucoup de choses intéressantes. Il ne savait pas se taire* » [5, p. 16].

Cette chute de l'histoire est assez inattendue car la fête finit par être perçue comme un non-événement (elle s'est déroulée comme prévu), qu'un autre non-événement, le froid, n'a pas réussi à perturber, et dont on ne peut tirer finalement qu'une conclusion, qu'une morale : même un très grand froid ne peut avoir raison d'un bavard. Ces quelques citations de *Jour de glace* ne permettent pas d'illustrer l'ironie mordante dont Tchekhov irrigue tout le récit, et pourtant il reste quelque chose d'humain quand le maire raconte à quel point il a souffert du froid après la mort de sa mère :

« *Plus de parents, ni de près ni de loin, des guenilles sur le dos, j'avais faim, pas de toit, bref si nous n'avons pas la cité terrestre, cherchons la cité future...* » [5, p. 13]. Il est clair qu'en écrivant ces lignes (en fait une page entière) Tchekhov décrit ce

qu'il a vécu lui-même à Taganrog une fois sa famille partie pour Moscou. Or cette longue description de l'enfance misérable dans le froid, est aussi celle d'une très grande partie du peuple russe, et, en lisant entre les lignes, il est clair que Tchekhov voudrait la voir disparaître comme il aurait aimé que disparaissent les affreuses conditions de vie des condamnés de Sakhaline.

A ceux qui virent en Tchekhov un indifférent, méprisant parfois par sa froideur et son ironie, on peut répondre qu'il était très sensible, comme le prouvent nombreuses de ses lettres, et l'écrivain comme le médecin étaient touchés par la misère de l'homme, mais regarder l'humanité et la misère humaine ne lui cachait pas la bêtise humaine. Ce séducteur à qui de nombreux amis, ou de nombreuses relations, se confiaient, savait les écouter comme le médecin qu'il était doit écouter ses malades, mais comme le médecin, il ne leur parlait pas de sa propre santé, pourtant si défaillante. Le médecin a déteint sur l'écrivain qui sait parler des autres mais pas de lui.

Nous avons évoqué une littérature de l'absurde rapprochant Tchekhov des écrivains contemporains, une littérature dont le personnage principal est le temps, qui blesse, torture comme chez Baudelaire ou Maupassant, mais le monde en train de sombrer qu'il nous décrit, ce monde désenchanté n'est pourtant pas l'enfer, car la vie a aussi des aspects merveilleux, le regard d'une femme ou son élégance, la beauté de certains paysages, la qualité d'un thé chaud, etc. L'intelligence et la bêtise se mêlent à ce point dans le monde décrit par Tchekhov qu'il fait dire parfois des choses stupides par des gens très intelligents, alors que des paroles profondes s'échappent parfois de la bouche des imbéciles...

Le petit-fils de moujik devint grâce à son talent un homme célèbre, séducteur, généreux, et jusqu'à la fin il s'affirmera par une élégance aristocratique, et un mélange du sens à la fois tragique et merveilleux de la vie : alors qu'il va mourir, en Allemagne, il dit à son épouse Olga « *Il y a longtemps que je n'ai pas bu de champagne* ». Après avoir eu la délicatesse de dire à son médecin allemand, le docteur Schwhörer, « *Ich sterbe* » (je meurs), il vida la coupe de champagne et mourut. Il était trois heures du matin, à Badenweiler, le 2 juillet 1904.

En conclusion de notre conclusion, et parce qu'il y a quelques années nous avons fait une analyse sémiotique d'une trentaine de page d'un récit de Tchekhov, nous rejoignons paradoxalement l'opinion de Renaud Matignon (1935-1998), critique littéraire, un des fondateurs de la revue *Tel quel*, l'auteur des préfaces du théâtre de Tchekhov chez Gallimard (folio classique) :

« Rien de 'penseur' dans son théâtre. On peut lire toute son œuvre, crayon en main, dans l'espoir d'annoter, de commenter, de glaner des 'idées'. En vain. < Il fait doux >, < le thé est chaud > ,

< le déménagement est-il prêt? >. Tout ici est à ras du sol ; on en sent l'odeur et la rugosité. Structuralistes, linguistes, sémiologistes, s'abstenir. Éreinté, exsangue, dopé aux hormones, notre siècle à bonne mine avec ses cheveux en quatre ! Au diable les préfaces et les préfaciers ! Les préfaciers parlent trop, les préfaces ne disent rien. Les uns et les autres nous font oublier qu'on nous montre ici notre propre visage » [4, p. 14].

Et c'est en ce sens que, comme le disait le grand comédien et metteur en scène Stanislavski, « *Tchekhov est notre auteur pour l'éternité* ». Dans « *Articles, discours, entretiens, lettres* » de K. S. Stanislavski, le grand metteur en scène et comédien russe, fondateur avec V. J. Nemirovitch-Dantchenko du Théâtre d'Art de Moscou, écrit :

« *On ne peut représenter Tchekhov, on ne peut que le vivre.*

L'acteur qui se borne à réciter son texte ne trouvera pas de matière chez Tchekhov. Tchekhov a besoin d'un acteur collaborateur qui le complète » [10, p. 1446].

Malgré la différence de situation entre un acteur et un simple lecteur, nous pensons que Tchekhov a également besoin de lecteurs qui le complètent...! C'est alors qu'au delà de l'élégance du style, son discours prendra la densité sémantique de l'immense écrivain qu'il est.

REFERENCES

1. Balmès R. 1964. Leçons de philosophie en 2 vol. Vol. 1. Paris VIe: Éditions de L'École.
2. Balmès R. 1965. Leçons de philosophie en 2 vol. Vol. 2. Paris VIe: Éditions de L'École.
3. Camus A. 2004. L'étranger. Paris: Gallimard-Folio.
4. Matignon R. 1974. « Préface ». In: Tchekhov A. La Cerisaie, Le Sauvage, Oncle Vania et neuf pièces en un acte. Paris: Gallimard folio classique.
5. Tchekhov A. 1970. « Jour de glace ». In: Tchekhov A. Œuvres, tome II. Paris: Gallimard, la Pléiade.,,
6. Tchekhov A. 1967. « L'allumette suédoise ». In: Tchekhov A. Œuvres, tome I. Paris: Gallimard, la Pléiade.
7. Tchekhov A. 1967. «La Cerisaie ». In: Tchekhov A. Œuvres, tome I. 1967. Paris: Gallimard, la Pléiade.
8. Tchekhov A. 1967. «La Mouette ». In: Tchekhov A. Œuvres, tome I. Paris: Gallimard, la Pléiade.
9. Tchekhov A. 1970. « La Steppe ». In: Tchekhov A. Œuvres, tome II. Paris: Gallimard, la Pléiade.
10. Tchekhov A. 1967. Œuvres, tome I. Paris: Gallimard: la Pléiade.
11. Tchekhov A. 2016. Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie. Traduites et annotées par Nadine Dubourvieux. Paris: Éditions Robert Laffont, collection Bouquins.
12. Troyat H. 1984. Tchekhov. Paris: Flammarion.

Pierre MARILLAUD¹

Liudmila I. MIKRIUKOVA²

CHEKHOV, HIS VIEW OF THE WORLD...

¹ Dr. of Linguistics, Member of the Academy of Montauban (France);
Associate Researcher of the Laboratory “Semiotics Mediation”,
University Toulouse-Jean Jaurès (France)
p.marillaud.cals@orange.fr

² Senior Lecturer, Department of French Philology,
University of Tyumen
lumilamik@mail.ru

Abstract

This article studies A. Chekhov’s creative works and the view of life, using his literary works, as well as his personal correspondence with the family. 2016 saw the publishing of the book “Anton Tchekhov, Vivre de mes rêves, lettres d’une vie” in France; another one followed in 2017, and contained A. Camus’s correspondence with M. Casares. That allows the comparison of the two absurdist writers, who often seemed indifferent and cold, while their letters, addressed to their family members, reveal other aspects of their personality, such as sensitivity and generosity.

This work examines Chekhov’s views on the family, society, and politics. For Chekhov, the family was one of the main values in his life, which, however, did not prevent him from showing weaknesses and even cruel customs of the Russian family, contemporary at his day. In his stories and plays, Chekhov acts as an objective observer of life of Russian society, thus showing the history of Russian aristocracy on the verge of collapse in his play “The Cherry Orchard”. The world of educated and refined aristocrats no longer harmonizes with civil society based on inequality, serfdom, and exploitation. It is replaced by the society, in which the bourgeoisie rules, as it was in France in 1789.

Re-creating the life of different social strata in Russia in the nineteenth century, Chekhov by no means expressed his political position, unlike Tolstoy and Dostoevsky. Chekhov’s world is strange, eclectic, polymorphic, incoherent and devoid of meaning. At the same time, the moments of beauty and happiness appear from time to time on a dark background of absurdity,

Citation: Marillaud P., Mikriukova L. I. 2018. “Chekhov, His View of the World...”. Tyumen State University Herald. Humanities Research. Humanitates, vol. 4, no 1, pp. 87-108.
DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

as in the book “Sakhalin Island”, for example. Chekhov is convinced that no political or religious machine shall replace either evolution of each individual, or movement towards the future world built on the principles of the Enlightenment and humanism.

Keywords

Chekhov, creative work, personal correspondence, writer of the absurd, family, society, politics, individual, education.

DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

REFERENCES

1. Balmès R. 1964. Leçons de philosophie in 2 vols. Vol. 1. Paris VIe: Éditions de L'École.
2. Balmès R. 1965. Leçons de philosophie in 2 vols. Vol. 2. Paris VIe: Éditions de L'École.
3. Camus A. 2004. L'étranger. Paris: Gallimard-Folio.
4. Matignon R. 1974. “Préface”. In: Chekhov A. La Cerisaie, Le Sauvage, Oncle Vania et neuf pièces en un acte. Paris: Gallimard folio classique.
5. Chekhov A. 1970. “Jour de glace “. In: Chekhov A. *Œuvres*, vol. 2. Paris: Gallimard, la Pléiade.
6. Chekhov A. 1967. “L'allumette suédoise”. In: Chekhov A. *Œuvres*, vol. 1. Paris: Gallimard, la Pléiade.
7. Chekhov A. 1967. “La Cerisaie”. In: Chekhov A. *Œuvres*, vol. 1. Paris: Gallimard, la Pléiade.
8. Chekhov A. 1967. “La Mouette”. In: Chekhov A. *Œuvres*, vol. 1. Paris: Gallimard, la Pléiade.
9. Chekhov A. 1970. “La Steppe”. In: Chekhov A. *Œuvres*, vol. 2. Paris: Gallimard, la Pléiade.
10. Chekhov A. 1967. *Œuvres*, vol. 1. Paris: Gallimard: la Pléiade.
11. Chekhov A. 2016. Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie. Translated and annotated by Nadine Dubourvieux. Paris: Éditions Robert Laffont, collection Bouquins.
12. Troyat H. 1984. Tchekhov. Paris: Flammarion.

Пьер МАРИЙО¹
Людмила Ивановна МИКРЮКОВА²

УДК 821.161.1

ЧЕХОВ, ВЗГЛЯД НА МИР...

¹ доктор лингвистики, действительный член академии Монтобана (Франция);
ассоциированный исследователь лаборатории «Семиотическая медиация»,
университет Жан Жорес (г. Тулуза, Франция)
p.marillaud.cals@orange.fr

² старший преподаватель, кафедра французской филологии,
Тюменский государственный университет
ludmilamik@mail.ru

Аннотация

В данной статье рассматривается творчество и мировоззрение А. Чехова на материале его художественных произведений, а также личной переписки писателя с семьей. После публикации в 2016 г. во Франции книги «Anton Tchekhov, Vivre de mes rêves, lettres d'une vie», в 2017 г. вышла другая, содержащая переписку А. Камю с М. Казарес. Это позволило нам сравнить этих двух писателей абсурда, слывших зачастую безразличными и холодными, в то время как их письма близким людям раскрывают другие стороны их личности: чувствительность, щедрость и великодушие.

Основное внимание в статье уделяется взглядам Чехова на семью, общество и политику. Семья для Чехова была одной из главных ценностей в жизни, что не мешало ему, однако, показывать слабые стороны и даже жестокие нравы современной ему российской семьи. В своих рассказах и пьесах Чехов выступает в роли объективного наблюдателя за жизнью российского общества: так, в пьесе «Вишневый сад» показана история русской аристократии на грани краха. Мир образованных и рафинированных аристократов больше не гармонирует с гражданским обществом, основанным на неравенстве, крепостничестве и эксплуатации. На смену ему приходит общество, в котором правит буржуазия, как это было во Франции в 1789 г.

Цитирование: Марийо П. Чехов, взгляд на мир... / П. Марийо, Л. И. Микрюкова // Вестник Тюменского государственного университета. Гуманитарные исследования. Humanitates. 2018. Том 4. № 1. С. 87-108.
DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

Воссоздавая жизнь разных социальных слоев России XIX в., Чехов никак как не выражал при этом, в отличие от Толстого и Достоевского, своей политической позиции. Мир Чехова — странный, эклектичный, полиморфный, бессвязный и лишенный смысла. При этом на темном фоне абсурда время от времени, например, в книге «Остров Сахалин», возникают моменты красоты и счастья. Чехов был убежден, что никакая политическая или религиозная машина не заменит эволюцию каждого индивида, движение к будущему миру, построенному на принципах просвещения и гуманизма.

Ключевые слова

Чехов, творчество, личная переписка, писатель абсурда, семья, общество, политика, индивид, образование.

DOI: 10.21684/2411-197X-2018-4-1-87-108

СПИСОК ЛИТЕРАТУРЫ

1. Balmès R. Leçons de philosophie en 2 vol. / R. Balmès. Paris VIe: Éditions de L'École, 1964. Vol. I.
2. Balmès R. Leçons de philosophie en 2 vol. / R. Balmès. Paris VIe: Éditions de L'École, 1965. Vol. II.
3. Camus A. L'étranger / A. Camus. Paris: Gallimard-Folio, 2004.
4. Matignon R. Préface / R. Matignon // Tchekhov A. La Cerisaie, Le Sauvage, Oncle Vanja et neuf pièces en un acte / A. Tchekhov. Paris: Gallimard folio classique, 1974.
5. Tchekhov A. Jour de glace / A. Tchekhov // Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard, la Pléiade, 1970. Tome II.
6. Tchekhov A. L'allumette suédoise / A. Tchekhov // Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard, la Pléiade, 1967. Tome I.
7. Tchekhov A. La Cerisaie / A. Tchekhov // Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard, la Pléiade, 1967. Tome I.
8. Tchekhov A. La Mouette / A. Tchekhov // Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard, la Pléiade, 1967. Tome I.
9. Tchekhov A. La Steppe / A. Tchekhov // Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard, la Pléiade, 1970. Tome II.
10. Tchekhov A. Œuvres / A. Tchekhov. Paris: Gallimard: la Pléiade, 1967. Tome I.
11. Tchekhov A. Vivre de mes rêves. Lettres d'une vie / A. Tchekhov; traduites et annotées par Nadine Dubourvieux. Paris: Éditions Robert Laffont, collection Bouquins, 2016.
12. Troyat H. Tchekhov / H. Troyat. Paris: Flammarion, 1984.